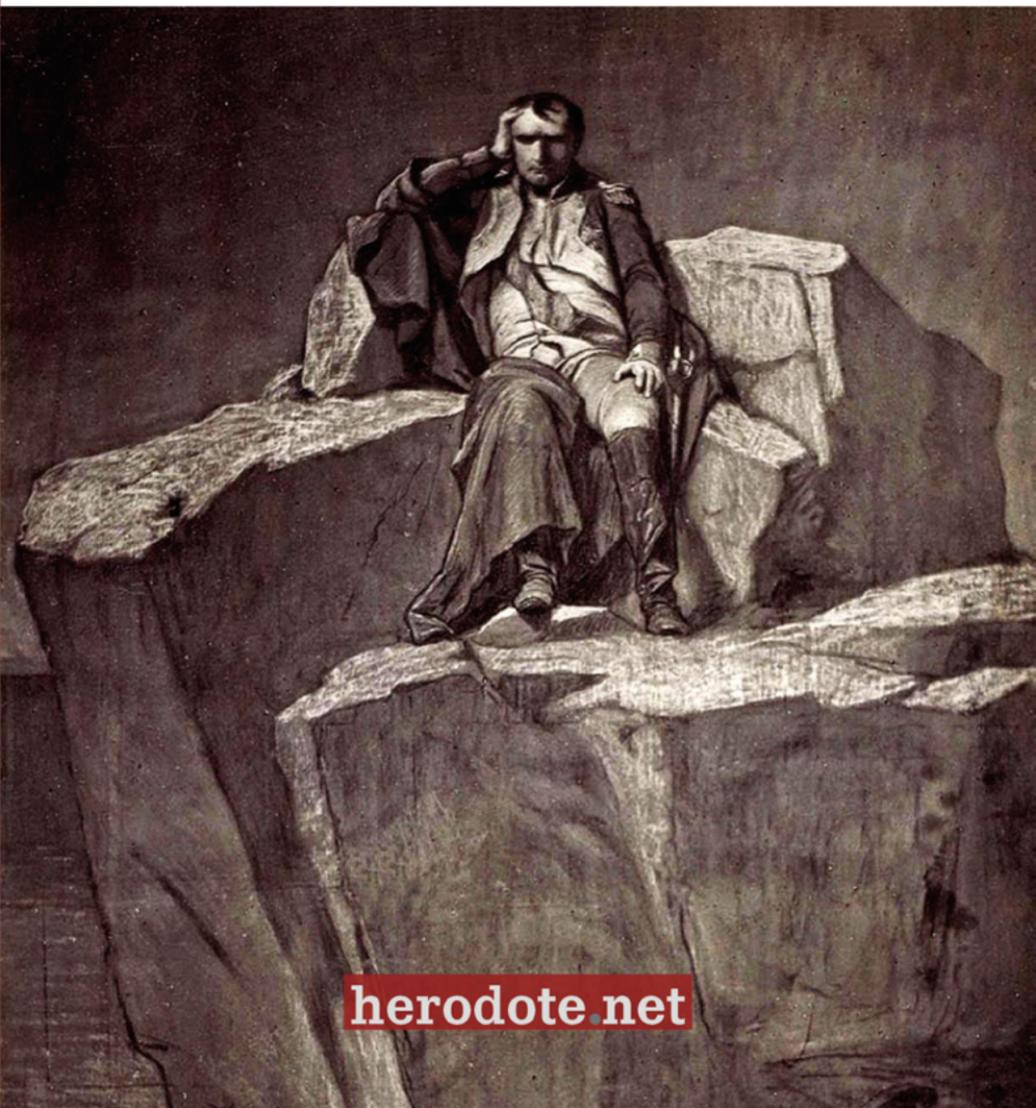


Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

Tome XIV

Sommaire

Mercredi 13 novembre 1816. L'épée du grand Frédéric. – On espère que le lion s'endormira. – Nouvelles tracasseries du gouverneur ; il m'enlève mon domestique. – Notre sort enviable dans nos misères. – Bonheur de l'avoir approché.

Jeudi 14 novembre 1816. Nouvelles occupations de l'Empereur. – Sur les grands capitaines ; la guerre, etc. – Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. – Avocats. – Curés. – Autres objets.

Vendredi 15 novembre 1816. L'Empereur change de manière à nous affecter. – Le gouverneur nous environne de fortifications. – Terreurs de sir Hudson Lowe. – Général Lamarque. – Mme Récamier et un prince de Prusse.

Samedi 16 novembre 1816. Les ministres anglais actuels ; portraits. – Tous les ministères, autant de léproseries ; honorables exceptions. – Sentiments de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

Dimanche 17 novembre 1816. Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. – Le père d'un de ses aides de camp. – Ordures de Paris. – Roman abominable. – Sur les joueurs. – Famille La Rochefoucauld, etc.

Lundi 18, mardi 19 novembre 1816. Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. – Dires épars ; notes perdues.

Mercredi 20 novembre 1816. Sur les difficultés de l'histoire. – Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.

Jeudi 21 au dimanche 24 novembre 1816. Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. – Ses offres. – Seconde visite. – Troisième ; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien : cause de ma déportation.

Mon enlèvement de Longwood – Réclusion au secret à Sainte-Hélène

Lundi 25 novembre 1816. Mon enlèvement de Longwood.

Mardi 26, mercredi 27 novembre 1816. Visite officielle de mes papiers, etc.

Jeudi 28 au samedi 30 novembre 1816. Ma translation à Balcombe's cottage.

Dimanche 1^{er} au vendredi 6 décembre 1816. Je prends un parti ; mes lettres à sir Hudson Lowe ; etc.

Samedi 7 au lundi 9 décembre 1816. Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe. – Traits caractéristiques.

Mardi 10 au dimanche 15 décembre 1816. La fameuse pièce clandestine. – Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. – Ma lettre au prince Lucien.

Lundi 16 décembre 1816. Mes vives inquiétudes. – Lettre de l'Empereur, vrai bonheur.

Mardi 17 au jeudi 19 décembre 1816. Sur la lettre de l'Empereur. – Réflexions. – Détails. – Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe.

Vendredi 15 novembre 1816.

L'Empereur change de manière à nous affecter. – Le gouverneur nous environne de fortifications. – Terreurs de sir Hudson Lowe. – Général Lamarque. – Mme Récamier et un prince de Prusse.

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjeuné le matin, m'a fait appeler ; voulant prendre l'air il a essayé de marcher dans le bois ; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le grand-maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés ; nous en avons tous le cœur navré...

En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure ; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait pour en faire de misérables revêtements inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous : il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades ; il nous a tout à fait cernés dans Longwood : il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés : aussi ces travaux excitent-ils tour à tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés : ils n'appellent plus Longwood et son écurie que *le fort Hudson* ou *le fort Lowe* ; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie ; et que ne dort-il à son aise ? Que ne nous laisse-t-il tranquilles ! Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est bien supérieure encore à toutes

ses terreurs paniques ? – Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de *Capri*, où avec deux mille hommes, trente pièces de canon et perché dans les rues, il fut enlevé par douze cents Français, que conduisait le brave général Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple escalade. – Eh bien, a observé l'Empereur, sir Lowe se montre meilleur géôlier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissements ; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou prendre quelque position particulière.

Le docteur O'Meara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril imminent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O'Meara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser ; il était loin de présenter rien d'aussi alarmant.

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à Mme de Staël, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont Mme Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contenaient la preuve non équivoque de tout l'empire des charmes de Mme Récamier, et du haut prix auquel le prince les élevait ; car elles ne renfermaient rien moins que des offres ou des promesses de mariage de sa part. »

« Lord C....., élève de M. Pitt, dont il se croit peut-être l'égal, n'en est tout au plus que le singe : il n'a cessé de poursuivre les plans et les complots de son maître contre la France. Et ici, sa pertinacité, son obstination ont été peut-être ses véritables et seules qualités ; mais Pitt avait de grandes vues ; chez lui l'intérêt de son pays marchait avant tout ; il avait du génie, il créait ; et de son île, comme point d'appui, il gouvernait et faisait agir à son gré les rois du continent ; C..... au contraire, substituant l'intrigue à la création, les subsides au génie, s'important fort peu de son pays, n'a cessé d'employer le crédit et l'influence de ces rois du continent pour asseoir et perpétuer son pouvoir dans son île. Toutefois, et voici la marche des choses d'ici-bas, Pitt, avec tout son génie, n'a cessé d'échouer, et C..., incapable, a complètement réussi. Ô aveuglement de la fortune !!!...



 Robert Stewart,
vicomte de Castlereagh en 1817,
par Thomas Lawrence.

« C... s'est montré tout à fait l'homme du continent ; maître de l'Europe, il a satisfait tout le monde et n'a oublié que son pays. Ses actes blessaient tellement l'intérêt national, ils étaient tellement au rebours des doctrines du pays, ils portaient tellement le caractère de l'inconséquence, qu'on ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner par un tel fou !!!

« Il prend pour base la légitimité, dont il prétend faire un dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son propre maître ; et néanmoins il reconnaît Bernadotte, en opposition au

légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vénérable père Charles IV.

« Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passés, enfin le retour de la morale publique, et il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche ; celle de Gênes, dont il accommode le Piémont ; il agrandit de la Pologne la Russie, son ennemie naturelle ; il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut plus lui être de secours aucun ; il enlève la Norvège au Danemark, qui, plus indépendant de la Russie, pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour enrichir la Suède, tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout à fait sous la sujétion des Russes. Enfin, en violation des premiers éléments de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose toute l'Europe, et prépare mille embarras à l'Angleterre.

« Je ne dirai rien du monstrueux contresens d'un ministre, le représentant de la nation libre par excellence, qui remet l'Italie sous le joug, y maintient l'Espagne ; concourt de tous ses efforts à river des fers sur tout le continent. Penserait-il donc que la liberté n'est applicable qu'aux Anglais, et que le continent n'est pas fait pour elle²⁰ ? Mais, dans ce cas même, il se trouverait en tort vis-à-vis de ses propres compatriotes, qu'il prive chaque jour de quelques-uns de leurs droits : c'est la suspension de l'*habeas corpus* à tort et à travers ;

20. Et vraiment, plus tard, lord C... a eu la cynique impudence de faire précisément cette déclaration en plein parlement et presque dans les mêmes paroles, au sujet des Constitutions de Bade ou de Bavière. (LC)

c'est l'*alien bill* en vertu duquel, le croirait-on bien, la femme d'un Anglais, si elle est étrangère, peut être chassée d'Angleterre sous le bon plaisir du ministre ; c'est l'espionnage et la délation qu'il répand à l'infini ; ce sont des agents provocateurs, création infernale, à l'aide desquels on est toujours sûr de trouver des coupables et de multiplier les victimes ; c'est une froide violence, un joug de fer qu'il fait peser sur des dépendances étrangères²¹. Non, lord C..... n'est point le ministre d'un grand peuple libre, chargé d'imprimer le respect aux nations étrangères ; c'est un vizir des rois du continent, façonnant à leur instigation ses compatriotes à l'esclavage ; c'est le chaînon, le conducteur à l'aide duquel se déversent sur le continent les trésors de la Grande-Bretagne, et s'importent en Angleterre toutes les doctrines malfaisantes du dehors.

« Il semble se montrer le partisan, l'obséquieux associé de cette mystérieuse Sainte-Alliance, alliance universelle dont je ne saurais d'ici deviner ni le sens ni le but ; qui ne peut présenter rien d'utile, ni faire augurer rien de bon. Serait-elle dirigée contre les Turcs ? Mais ce serait alors aux Anglais à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir en effet une paix générale ? Mais c'est une chimère dont ne sauraient être dupes des cabinets diplomatiques. Il ne saurait y avoir des alliances que par oppositions et comme contrepoids. On ne saurait être alliés entre tous ; alors, ce n'est plus rien. Je ne la comprendrais que comme alliance des rois contre les peuples ; mais alors, qu'à à faire lord C...

21. J'ai appris que l'Empereur, depuis mon départ, lisant les plaintes des îles ioniennes, énumérant de nouveau avec indignation les actes des alliés, qui avaient tant et si longtemps professé, disait-il, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, avait terminé disant : « Et ces gens-là, hypocritement, effrontément, ont osé me déclarer, à la face du monde, avide, de mauvaise foi, tyran !!!... »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria : « Parga ! Parga ! Certes, voilà un acte seul qui suffirait pour balafre un homme et le marquer au front à jamais. » (LC)

Parga est une cité grecque en Épire, sur la mer ionienne. (JMS)

là-dedans ? S'il en était ainsi, ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas le payer cher un jour ?...

« J'ai eu ce lord C... en mon pouvoir, a dit l'Empereur ; il était occupé à intriguer à Châtillon, lorsque dans un de nos succès momentanés mes troupes dépassèrent le congrès, qui se trouva enveloppé. Le Premier ministre anglais se trouvait sans caractère public, et demeurait en dehors du droit des gens : il le sentit, et se montrait dans la plus affreuse anxiété de se trouver ainsi entre mes mains. Je lui fis dire de se tranquilliser, qu'il était libre : je le fis pour moi, non pour lui ; car, certes, je n'en attendais rien de bon. Cependant, à quelque temps de là, sa reconnaissance se manifesta d'une manière toute particulière ; quand il me vit choisir l'île d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre pour asile, et employa alors son éloquence, sa subtilité pour m'y déterminer ; mais, aujourd'hui, les offres d'un C... ont le droit de m'être suspectes ; et nul doute qu'il ne méditât déjà en cela l'horrible traitement qu'on exerce en cet instant sur ma personne !

« C'est un grand malheur pour le peuple anglais que son ministre dirigeant ait été traité lui-même en personne avec les souverains du continent : c'est une violation de l'esprit de sa constitution. L'orgueil anglais n'a aperçu alors que son représentant allant dicter des lois ; mais il a de quoi se repentir aujourd'hui que l'événement lui prouve qu'il n'est allé stipuler, au contraire, que des embarras, de la déconsidération, des pertes.

« Il est de fait certain que lord C... eût pu tout obtenir ; mais soit aveuglement, soit incapacité, soit perfidie, il a tout sacrifié. Assis au banquet des rois, il semble avoir rougi de dicter la paix en *marchand*, et s'est avisé de la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a gagné ; et il est

à croire que ses intérêts n'y ont pas perdu : son pays seul en a souffert, et en souffrira beaucoup et longtemps.

« Et les rois du continent aussi ont à expier peut-être la faute d'avoir mis en contact personnel leurs ministres dirigeants. Ne semble-t-il pas en être résulté que tous ces premiers ministres se sont créés, contre leurs propres maîtres, une espèce de souveraineté secondaire ; qu'ils se la sont garantie réciproquement, et l'ont accompagnée, est-on autorisé à croire, de véritables subsides fournis de l'aveu même de leurs maîtres ? Voici comment l'on conçoit que la chose peut très bien s'être arrangée ; rien de plus simple ni de plus ingénieux à la fois : en fixant le budget secret dans un endroit, on fera arrêter qu'un tel, sur le continent, a été fort utile, qu'il peut l'être encore, et qu'il faut savoir le reconnaître. Celui-ci, à son tour, aura soin de démontrer chez lui qu'un autre, au loin, a rendu de grands services, qu'il a été même jusqu'à compromettre ses intérêts, et qu'il faut lui en tenir compte. Ce sont des arrangements de la sorte, sans doute, qui ont fait dire à un grand personnage à Vienne, dans un moment de dépit : *Un tel me coûte les yeux de la tête*. Nul doute que ces ignobles transactions, ces honteuses menées ne soient publiques un jour. Alors on connaîtra les énormes fortunes léguées ou mangées, de nouvelles lettres de Barillon les consacreront avec le temps, mais elles ne découvriront rien, ne flétriront aucun caractère, parce que les contemporains auront pris les devants. »

Après cette vigoureuse et longue sortie, dans laquelle je voyais Napoléon, pour la première fois peut-être, s'exprimer dans l'intimité avec tant de chaleur et d'amertume contre ceux dont il avait personnellement à se plaindre, il a gardé le silence quelques instants, puis



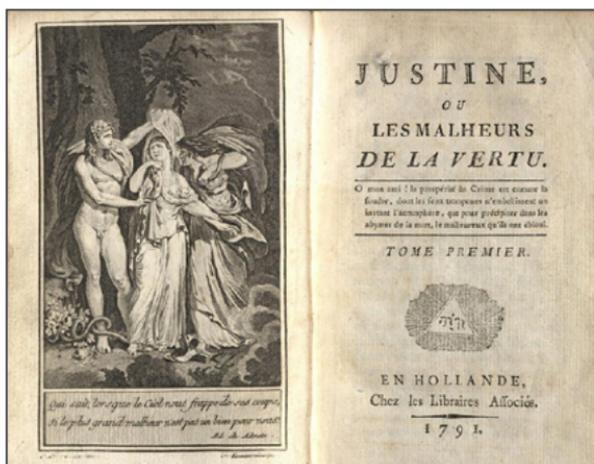
⊕ Arthur Wellesley, 1^{er} duc de Wellington, gravé par Say d'après Phillips.

il a repris : « Et ce C... a eu l'art de s'appuyer tout à fait de lord W...²² (que l'Empereur trouvait en ce moment parmi les membres du ministère). W..., a-t-il dit, est devenu sa créature ! Quoi, le moderne Marlborough se traîner à la suite d'un C... ! Atteler ses victoires aux turpitudes d'un saltimbanque politique ! Cela se conçoit-il ! Comment W... ne s'indigne-t-il pas qu'on puisse en concevoir la pensée ! Son âme ne serait-elle donc pas à la hauteur de ses succès ?... »

J'ai pu remarquer qu'en général il répugnait à l'Empereur de mentionner lord W..... Il évitait d'ordinaire, lorsque l'occasion s'en présentait, de laisser connaître son jugement. Sans doute il se sentait gauche à ravalier publiquement celui sous lequel il avait succombé. Toutefois, ici, il s'est abandonné sans mesure, et a livré sa pensée tout entière. Le sentiment de toutes les indignités dont on se plaît à l'abreuver agissait sans doute en ce moment dans toute sa force. Je ne l'avais jamais vu, lui d'ordinaire si impassible, si calme, au sujet de ceux qui lui ont fait le plus de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation ; j'en étais ému moi-même.

22. Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852). (JMS)

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion ; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylones. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage : il a dit qu'étant empereur, il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur, qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore. Son nom m'est échappé²⁶. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.



 **Marquis de Sade : *Justine ou les malheurs de la vertu*, paru en 1791, sans nom d'auteur.**

26. Il s'agit du marquis de Sade, surnommé le *divin marquis* (1740-1814), écrivain, philosophe, homme politique. Sorti après treize ans de prison en 1790, grâce à la suppression des lettres de cachet, il était délégué à la Convention en 1792, et venait de faire paraître *Justine, ou les malheurs de la vertu*, sans nom d'auteur (1791). (JMS)

Mon enlèvement de Longwood Réclusion au secret à Sainte-Hélène

Espace d'environ six semaines

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 25 novembre 1816.

Mon enlèvement de Longwood.

Sur les quatre heures l'Empereur m'a fait demander ; il venait de finir son travail, et il s'en montrait tout content. « J'ai fait avec Bertrand de la fortification toute la journée, m'a-t-il dit, aussi m'a-t-elle paru très courte. » J'ai déjà dit que c'était, dans l'Empereur, un goût nouveau, tout à fait du moment, et Dieu sait comme ils sont précieux ici.

J'avais rejoint l'Empereur sur l'espèce de gazon qui avoisine la tente ; de là nous avons gagné le tournant de l'allée qui conduit au bas du jardin. On a apporté cinq oranges dans une assiette, du sucre et un couteau ; elles sont fort rares dans l'île, elles viennent du Cap ; l'Empereur les aime beaucoup ; celles-ci étaient une galanterie de lady Malcolm ; l'amiral répétait cette offrande toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Nous étions trois en ce moment auprès de l'Empereur ; il m'a donné une de ces oranges à mettre dans ma poche, pour mon fils, et s'est mis à couper et à préparer lui-même les autres par tranches ; et, assis sur le tronc d'un arbre, il les mangeait et en distribuait gaieusement et familièrement à chacun de nous. Je rêvais précisément, par un instinct fatal, au charme de ce moment ! Que j'étais loin, hélas !

d'imaginer que ce devait être le dernier don que je pourrais tenir de sa main !...

L'Empereur s'est mis ensuite à faire quelques tours de jardin, le vent était devenu froid ; il est rentré, et je l'ai suivi seul dans le salon et la salle de billard qu'il parcourait dans leur étendue. Il me parlait de nouveau de sa journée, me questionnait sur la mienne ; puis, la conversation s'étant fixée sur son mariage, il s'étendait sur les fêtes qui avaient amené le terrible accident de celle de M. Schwartzberg, dont je me promettais intérieurement de faire un article intéressant dans mon journal, quand l'Empereur s'est interrompu tout à coup pour examiner, par la croisée, un groupe considérable d'officiers anglais qui débouchaient vers nous par la porte de notre enclos : c'était le gouverneur entouré de beaucoup des siens. Or, le gouverneur était déjà venu le matin, a fait observer le grand-maréchal, qui entrait en ce moment ; il l'avait eu chez lui assez longtemps ; de plus, a-t-il ajouté, on parlait d'un certain mouvement de troupes. Ces circonstances ont paru singulières ; et ce que c'est pourtant qu'une conscience coupable ! l'idée de ma lettre clandestine me revint à l'instant, et un secret pressentiment m'avertit aussitôt que tout cela me regardait. En effet, peu d'instant après, on est venu me dire que le colonel anglais, la créature de sir Hudson Lowe, m'attendait chez moi. J'ai fait signe que j'étais avec l'Empereur, qui m'a dit quelques minutes après : « Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet animal. » Comme je m'éloignais déjà, il a ajouté : « *Et surtout revenez promptement.* » Et voilà pour moi les dernières paroles de Napoléon. Hélas ! je ne l'ai plus revu ! Son accent, le son de sa voix, sont encore à mes oreilles. Que de fois depuis je me suis complu à y arrêter ma pensée ! et quel charme, quelle peine peut tout à la fois renfermer un douloureux souvenir !